



Savoir ce qui se passe dans la tête de l'ennemi

Les arguments en faveur de la contre-analyse dans les opérations de contre-insurrection en Irak

PAR LE COMMANDANT CLIFFORD M. GYVES, USAF

Résumé de l'éditeur : Le commandant Gyves nous introduit à un processus analytique innovateur de l'information basé sur, entre autres, la culture stratégique et une nouvelle définition/application de la contre-analyse dans un contexte de contre-insurrection. Ce qui rend son approche pertinente est sa maîtrise de la nature d'une insurrection : qu'elle est loin d'être une entité monolithique à contrôle centralisé ; que le cycle décisionnel des insurgés fonctionne différemment des mécanismes de la pensée des Américains ou des Occidentaux... et que seule une méthode de reconstitution des mécanismes de la pensée et des cycles de prise de décision des insurgés peut prédire les décisions potentielles de ceux-ci et les moyens qu'ils emploieront probablement.

Les actions sont partout basées sur l'analyse

Presque toutes les actions basées sur des entrées d'informations dérivent d'une forme quelconque d'analyse. Quelle que soit la tâche à accomplir, une décision d'agir sur la base des informations disponibles dépend d'une prise en considération réelle de ces informations. Une telle prise en considération constitue un processus analytique, même s'il est simple ou bref. Par exemple, un regard lancé à un ciel gris et nuageux avant de partir travailler peut conduire quelqu'un à emporter un parapluie. Le processus de réflexion est le suivant : « le ciel est nuageux, ce qui veut dire qu'il risque de pleuvoir aujourd'hui. S'il pleut, je serai mouillé, à moins que je ne m'abrite sous un parapluie. Je devrais donc emporter le parapluie au cas où il pleuvrait. »

Les confrontations armées couvrant l'éventail complet des éléments d'un conflit entraînent une violence orchestrée. Le degré de planification et de contrôle peut varier grandement en fonction de la sophistication, de l'organisation et de la perspective stratégique des parties mais, dans tous les cas, les combattants agissent sur la base des informations qu'ils recueillent à des fins d'analyse. La décision d'attaquer son adversaire avec une hachette est relativement simple dans la mesure où elle ne doit tenir compte que d'un petit nombre de facteurs tels que la force physique et l'humeur apparentes de l'adversaire ; l'arme offensive ou défensive particulière qu'il pourrait tenir ; la partie de son corps la plus vulnérable à une attaque et la possible présence à proximité de camarades qui pourraient lui prêter main forte. Pendant ce temps, une campagne militaire organisée pourrait mettre en œuvre une pléthore de processus interdépendants et complexes de planification et d'analyse, dont chacun assimile une multitude de facteurs informationnels de planification. Néanmoins, chaque action, qu'elle soit complexe ou simple, dépend d'une analyse de l'information, ce qui représente un point de pression potentiel sur lequel un adversaire pourrait exercer une influence.

Le cycle de décision – Un œil sur l'analyse

Les forces armées comme les professionnels du renseignement déploient un ensemble d'outils conçus pour détruire, perturber, retarder ou désinformer le cycle d'observation-orientation-décision-action (communément appelé « boucle OODA »¹ ou cycle de décision) d'un adversaire. Les efforts visant à compromettre le cycle de décision d'un ennemi prennent généralement pour cibles les données à l'entrée du cycle, c'est-à-dire l'information et le renseignement, que l'adversaire acquiert lors de la phase d'observation du cycle. Le camouflage ou la dissimulation des moyens de son camp en constitue un exemple. Cette approche applique l'adage selon lequel « la qualité des résultats est fonction de la qualité des données à l'entrée ».

L'orientation est le processus de découverte de la signification et de l'application du contexte à l'entrée d'informations acquises durant la phase d'observation. Le créateur du modèle de la boucle OODA, John Boyd, suggère « que la phase d'orientation de la boucle est l'étape la plus importante parce que, si l'ennemi perçoit des menaces erronées ou comprend mal les événements qui se déroulent dans l'environnement qui l'entoure, il orientera sa réflexion (et ses forces) dans de mauvaises directions et finira par prendre des décisions incorrectes. »²

La phase de décision applique les informations acquises à l'élaboration d'options opérationnelles potentielles – c'est-à-dire de choix – et à la sélection de celle dont on espère qu'elle donnera le résultat le plus favorable. Ce choix est effectué durant la phase d'action. Les contremesures mettent souvent l'accent sur cette phase finale du cycle, celle d'action, en empêchant un adversaire de mettre en œuvre l'option qu'il a choisie. De telles opérations incluent la paralysie de ses moyens d'action, par exemple en détruisant ses troupes ou ses systèmes d'armes, alors que d'autres visent à priver les autorités ennemies de leur capacité à transmettre leurs ordres aux troupes engagées sur le champ de bataille.

Les planificateurs de la stratégie américaine consacrent des efforts considérables aux phases d'observation et d'action. Et pourtant, en dépit de l'accent mis par Boyd sur celle d'orientation, il en est peu qui posent en principe la façon de s'attaquer directement aux phases internes d'orientation ou de décision. Les contremesures enferment essentiellement les phases d'orientation et de décision de la boucle OODA en s'attaquant aux données à l'entrée ou aux résultats. La synthèse des informations qui a lieu effectivement durant ces phases continue à n'être affectée qu'indirectement. Ces deux phases internes envisagées ensemble – le cœur du cycle, si l'on veut – constituent la fonction d'analyse de l'adversaire, dans la mesure où c'est alors qu'a lieu le traitement de l'information destiné à faciliter l'action.

L'analyse lors des opérations de contre-insurrection en Irak

Chaque jour, la presse et les rapports de renseignement attirent l'attention sur des attaques de faible envergure visant les intérêts de la coalition et de l'Irak ; le décompte des morts fait l'objet de grands titres sensationnels soulevant les passions, qui jouent un rôle significatif dans l'orientation de l'action de contre-insurrection de la coalition. Un objectif majeur de cette action, aussi bien stratégique que tactique, est la réduction (voire, dans l'idéal, l'élimination) des pertes de la coalition et de ses alliés irakiens.

Ces pertes résultent d'opérations tactiques menées par de très nombreux militants combattants de la *djihad* (*Jihadi Militant Fighters – JMF*), dans les rangs desquels on trouve d'anciens Baathistes, des civils irakiens mécontents, des *moudjahidin* (*djihadistes*) volontaires étrangers (non irakiens) et des voyous opportunistes qui combattent d'une façon désunie en réponse à l'appel à la *djihad*. Ils sont de confession aussi bien chiïte que sunnite. Les communications entre les éléments varient, tout comme le font les niveaux de sophistication et d'organisation de ceux-ci. Leurs priorités en matière de choix des objectifs et des moyens de traitement différent également, dans la mesure où certains éléments mettent l'accent

sur les attaques visant les forces armées coalisées, ce qui leur vaut le nom de *forces anti-coalition*, alors que d'autres concentrent leur action sur le gouvernement naissant, les forces de sécurité nationale, l'infrastructure et la population civile de l'Irak, ce qui en fait essentiellement des *forces anti-Irak*. Les efforts de contre-insurrection au niveau tactique visent à attaquer ces éléments et leurs opérations.

Les méthodologies traditionnelles d'analyse employées sur le front tactique font généralement reposer les actions défensives et les contre-attaques sur des processus analytiques standards orientés sur les tendances. Bien qu'elle offre des prédictions à l'opérateur, l'analyse standard dépend largement des données historiques, en particulier en cas de combat contre une insurrection apparemment informelle et sans cohésion, avec un minimum de centralisation de l'autorité.³ En outre, même si les insurgés appliquaient un plan de campagne central organisé, il est douteux qu'ils en informeraient les forces coalisées. Les analystes de la coalition doivent par conséquent s'appuyer sur des statistiques dérivées des activités des insurgés pour prédire des tendances susceptibles de fournir des indices quant aux futures actions de ceux-ci. Plus le volume de statistiques assemblé par les analystes sera important, plus leurs prédictions se révéleront exactes. Cela favorise une itération dans le cadre de laquelle plus les attaques menées par les insurgés sont nombreuses, plus le volume de statistiques que peuvent étudier les analystes afin de modifier les évaluations passées et de prédire l'avenir sera important.

Supposons par exemple que des insurgés décident de commencer à concentrer leurs embuscades sur des petits cortèges de Ford *Expedition* plutôt que de Chevrolet *Suburban*, parce qu'ils croient que les Ford sont plus vulnérables. Les insurgés peuvent commencer par surveiller des itinéraires connus de la coalition pour tendre des embuscades aux Ford qui les empruntent. Il faudrait du temps à une analyse traditionnelle pour identifier cet élément comme composante cruciale de la méthodologie d'attaque des insurgés et de leur sélection d'objectifs. Un certain nombre d'attaques menées contre des Ford devraient avoir lieu avant

que ce genre d'attaques devienne statistiquement significatif comparé à celles visant des Chevrolet ou des véhicules d'autres marques.

Ces statistiques ne représentent toutefois pas seulement des chiffres ; les tableaux et les figures représentent des dégâts matériels, des blessures et des morts. Le cycle analytique de contre-insurrection exige par conséquent comme entrée ce qu'il essaye justement de minimiser.

Sur le plan tactique, les analystes de la coalition évaluent les éléments des attaques menées par les insurgés contre des objectifs américains, alliés et irakiens. Parmi ces éléments figurent les caractéristiques des attaques : lieu ; heure de la journée ; méthode d'attaque (tir indirect à distance de sécurité, armes légères, dispositif explosif de circonstance, dispositif explosif de circonstance à bord d'un véhicule, attentat-suicide par dispositif explosif de circonstance à bord d'un véhicule, etc.) ; types d'armement ; personnel menant l'attaque et composition du groupe (le cas échéant) ; tactiques précises employées (barrage, embuscade, enlèvement, etc.). D'autres éléments examinent les caractéristiques des objectifs telles que le type d'objectif (installations, foule immobile, convoi important, petit cortège de véhicules, piéton) ; la catégorie à laquelle appartient l'objectif (forces de la coalition, fonctionnaire irakien, contractuel, civil irakien local, employé d'un organisme caritatif international) ; et la façon dont les insurgés peuvent avoir choisi l'objectif (objectif choisi spécialement ou inopiné). D'autres données à l'entrée couvrent les caractéristiques du site de l'attaque (ou du site de lancement en cas d'attaque indirecte par lance-roquettes ou mortiers) et d'autres facteurs statistiques tels que la concentration géographique ou le groupage des attaques, leur fréquence ou leur espacement dans le temps, leur caractère répétitif, etc. En définitive, l'analyse prévisionnelle doit déterminer des tendances et identifier les objectifs potentiels, le moment et le lieu des attaques.

Le mécanisme de la pensée de l'ennemi

L'analyse orientée sur les incidents est traditionnellement mal équipée pour pénétrer les

segments internes de la boucle OODA de l'ennemi, à savoir les phases d'orientation et de décision (décrites collectivement comme la fonction d'analyse) et à les perturber. Il est vraisemblable que le cycle décisionnel des insurgés fonctionne différemment des mécanismes de la pensée des Américains ou des Occidentaux. Ce que l'adversaire choisit à l'issue de sa phase d'observation et la manière dont il analyse ces données à l'entrée lors de ses phases d'orientation et de décision diffèrent de façon significative des actions correspondantes menées dans une boucle OODA américaine, ce qui se traduit par des résultats ou actions très différents.

Les insurgés diffèrent des troupes américaines ou alliées et, au sein de leurs propres rangs, diffèrent les uns des autres. Les « forces » de l'ennemi se joignent à la lutte avec des antécédents et une expérience du combat disparates et, comme mentionné plus haut, apportent des niveaux variables de sophistication et de discipline. Les insurgés ne sont pas tous des soldats de métier, ce qui explique que les facteurs tactiques de planification au niveau du groupe ou de la cellule peuvent inclure des éléments sans importance pour les soldats des forces régulières ou les fonctionnaires. Il se peut par exemple que les analystes de la coalition recueillent un volume important d'informations sur les caractéristiques des emplacements de mortiers utilisés historiquement pour attaquer les bases d'opérations de la coalition, y compris le terrain ; les types de dissimulation dont bénéficie l'emplacement réel de tir ; la disponibilité de cachettes permettant de dissimuler les tubes de mortiers avant l'attaque et les itinéraires d'évacuation ou de fuite, pour n'en citer que quelques unes. Les insurgés peuvent en fait choisir des emplacements de tir en fonction d'un certain nombre de caractéristiques, dont certaines sont les mêmes que celles déjà mentionnées mais dont d'autres peuvent être différentes. Le facteur décisif entre un emplacement optimal et un autre à ne pas utiliser peut être aussi simple que la possibilité de garer le véhicule devant permettre de prendre la fuite (ce qui pourrait également imposer l'heure de l'attaque en fonction des habitudes de circulation et de stationnement pendant la journée).

Il peut également s'agir de la puissance du signal et de la couverture d'un service de téléphonie mobile particulier que les insurgés utilisent pour recevoir leurs ordres de tir. Il pourrait même s'agir tout simplement de la présence à proximité de l'emplacement de toilettes ou d'un petit restaurant bon marché dans lequel les insurgés peuvent attendre l'ordre d'attaquer (tir). (Après tout, les combattants non professionnels ne tirent pas toujours une fierté particulière des privations et de la discipline qui leur sont imposées. Ils peuvent choisir la voie de la facilité – celle qui leur permet de profiter des équipements de base les aidant à passer le temps plus confortablement.) Il se peut que, tout à leurs calculs, les analystes de la coalition n'identifient pas ces « facteurs analytiques » peu évidents mais les insurgés pourraient les considérer néanmoins comme applicables à leur processus de décision.

Les analystes de la coalition doivent se pencher sur des particularités de l'ennemi qu'ils peuvent ne pas considérer logiques ni significatives. Cela oblige les analystes à adopter la mentalité de l'ennemi et à voir les choses du point de vue de celui-ci.⁴ Il se peut que l'ennemi prenne en considération des facteurs qui semblent sans importance, douteux ou illogiques ou qu'il utilise des « faits » dont les analystes de la coalition savent qu'ils sont inexacts (ou ignorent comme tels).

Examinons cet exemple hypothétique : les insurgés peuvent viser plus agressivement les SUV de fabrication américaine peints en vert parce qu'ils considèrent l'utilisation de cette couleur comme un affront grave à l'Islam. Le vert a une signification religieuse dans l'Islam – en particulier dans les cercles islamistes extrémistes affiliés au mouvement palestinien, qui l'utilise comme sa couleur officielle, ou sympathisant avec celui-ci. Les analystes de la coalition pourraient ignorer la couleur d'un véhicule comme facteur pouvant conduire à le prendre pour cible dans la mesure où la couleur est souvent considérée comme quelque chose dont il convient de ne pas tenir compte parce que n'ayant pas d'importance dans la société américaine ; les analystes pourraient « patiner » sur des caractéristiques « sérieuses » telles que la taille du véhicule et la cylindrée qui va de pair

avec, le niveau de blindage ou la composition du cortège, dont il se peut qu'aucune n'ait de l'importance pour les tacticiens insurgés.

A titre d'autre illustration hypothétique, supposons que des rumeurs basées sur des anecdotes qui ne sont que des coïncidences et d'après lesquelles les véhicules de la coalition dont le numéro d'immatriculation commence par le chiffre « 1 » transportent le personnel du plus haut rang aient circulé. Bien que les plaques minéralogiques soient attribuées au hasard et n'aient aucune corrélation réelle avec les occupants du véhicule, une telle idée erronée peut continuer à jouer un rôle significatif dans l'analyse menée par les insurgés et dans la planification opérationnelle qui en résulte.

En outre, des facteurs culturels et sociétaux propres à l'adversaire jouent un rôle important dans le mécanisme de la pensée de celui-ci. Les « dimensions [culturelles applicables] incluent la philosophie, la langue, la religion et les structures sociales qui lient les personnes à l'entité sociale à laquelle elles appartiennent et dont elles acceptent les valeurs. »⁵ Cela s'applique aux personnes, aux groupes et, sans doute, à des sociétés entières. Certains politologues ont, au cours des récentes années, commencé à examiner le rôle joué par la culture d'un pays dans la formulation de sa stratégie,⁶ dont les caractéristiques sont incarnées dans sa soi-disant « culture stratégique ». La culture stratégique d'un pays guide à son tour le comportement de celui-ci vis-à-vis des autres états, c'est-à-dire le type de politique étrangère que mène un pays. La culture stratégique représente la manifestation des éléments culturels d'un pays ayant un rapport direct avec la façon dont celui-ci préfère traiter les conflits entre états et l'utilisation de la force qui les accompagne. Il ne s'agit pas de la totalité de la culture d'un pays mais d'un dérivé de sa culture combiné à ses processus politiques, à son potentiel militaire, à sa puissance économique et à ses ressources technologiques. Pour illustrer ce qui précède, on peut par conséquent soutenir que, bien que l'Europe et les États-Unis partagent une culture « occidentale » commune,⁷ la disparité entre leurs potentiels militaires respectifs contribue à créer des cultures stratégiques divergentes : confrontées au même problème, l'Europe préfère

la diplomatie alors que l'Amérique penche vers des solutions militaires.⁸ La culture stratégique établit ensuite des paramètres de choix stratégiques. Ce faisant, elle *restreint* le nombre d'options offertes aux stratèges et aux autorités politiques, « limitant [en fait] l'attention à une partie seulement des autres comportements... et des solutions logiquement possibles. »⁹ Par exemple, il est probable que les Etats-Unis ne lanceront pas une frappe nucléaire contre la Corée du Nord en réaction à une invasion de la Corée du Sud par des forces conventionnelles ; les stratèges américains ne prendront en considération que des options militaires conventionnelles en l'absence de toute utilisation d'armes de destructions massives par les Nord-Coréens.

La compréhension de la culture stratégique d'un pays permet d'obtenir un aperçu de ses options stratégiques qui apparaissent clairement dans les comportements qu'elles induisent. La culture stratégique d'un pays offre aux « décideurs un ensemble de choix stratégiques ordonné d'une façon particulière, dont nous pouvons extraire des prédictions quant à leur comportement. »¹⁰ De telles prédictions peuvent aider les stratèges et les analystes de la politique à savoir comment s'y prendre avec un pays donné sur l'échiquier stratégique international. Les analystes de la politique examinent le processus de prise de décision d'un adversaire à un niveau très général, prenant en considération son comportement historique, ses tabous culturels et ses préférences stratégiques. Le processus de prédiction évalue la gamme de comportements induits parmi lesquels un adversaire peut choisir ; certains modèles prennent même en considération les *perceptions* de l'adversaire lorsqu'il organise et interprète ses informations à l'entrée. Les stratèges ou les analystes de la politique peuvent parfois prendre en considération les besoins d'information (ou de renseignement) de l'ennemi pour déterminer leurs propres priorités stratégiques (amicales). L'adversaire utilise toutefois ses besoins de renseignement pour établir l'ordre de priorité de ses informations à l'entrée (pour la phase d'observation), ainsi que pour donner une signification structurée au processus d'entrée (pour la phase d'orientation). La stratégie

ou l'analyse de la politique examine généralement la section de prise de décision de la boucle OODA mais néglige la phase d'orientation. Elle élabore un concept *ad hoc* de la machine d'analyse stratégique de l'ennemi sans la reconstituer explicitement.

Dans le contexte d'un conflit armé, « les méthodes de guerre [sont] déterminées par la culture. »¹¹ Cela s'applique aussi bien au niveau tactique qu'au niveau stratégique d'observation. « On peut dire [qu'une] culture stratégique existe et persiste si on constate une cohérence des [préférences stratégiques]... dans les périodes historiques formatrices jusqu'à la période en cours d'examen. »¹² Il est très possible que la culture stratégique limite les options opérationnelles ou tactiques qu'un groupe pourrait envisager d'employer au combat, mais les tactiques peuvent s'adapter et changer dans les limites de ces paramètres généraux (comme les insurgés en apportent régulièrement la preuve lorsqu'ils modifient leurs tactiques en réaction aux contremesures évolutives de la coalition). L'approche de la culture stratégique jette les fondations d'une analyse générale mais un examen plus détaillé des processus d'analyse tactique de l'ennemi exige une méthodologie plus focalisée.

L'alternative de la contre-analyse

La contre-analyse, comme l'approche de la culture stratégique, incorpore les préjugés et filtres culturels de l'ennemi tout en employant de nombreux éléments de l'analyse traditionnelle. Alors que les méthodes d'analyse standard s'efforcent de discerner des tendances dans le comportement de l'adversaire, la contre-analyse vise à reconstituer les mécanismes de la pensée et les cycles de prise de décision de celui-ci dont découlent ses choix de comportement. L'objectif consiste à essayer de « désosser » le processus d'analyse sur lequel les insurgés basent leur stratégie offensive. En reproduisant le processus d'analyse de l'adversaire en termes de choix des objectifs et des moyens de traitement, les analystes de la coalition pourraient court-circuiter le mécanisme de choix des objectifs et d'attaque.

Les milieux militaires et du renseignement n'ont accordé pratiquement aucune attention

au concept de *contre-analyse*. En fait, le terme ne figure même pas dans la publication interarmées (*Joint Publication*) 1-02, *Department of Defense Dictionary of Military and Associated Terms* (Dictionnaire des termes militaires et associés du Ministère de la défense). Un site Internet consacré aux affaires militaires le définit en termes de contre-mesures perturbatrices :

Contre-analyse – [méthode visant à empêcher] des interprétations correctes des indicateurs pendant l'analyse par l'adversaire des informations qu'il a recueillies. Cela est accompli par la confusion de l'analyste adverse aux moyens de techniques de déception telles que des dissimulations.¹³

Cette définition est conforme au paradigme standard de manipulation indirecte de la fonction d'analyse de l'adversaire (orientation-décision) en contrariant la fonction d'entrée (observation). Il serait plus exact d'appeler l'attaque visant l'entrée *déception*, une sous-discipline de la *contre-information*.

Une nouvelle définition de la contre-analyse ignorerait ce concept en évoquant une sous-discipline particulière de la contre-information affectant la fonction d'analyse de l'ennemi.¹⁴

Dans cet esprit, on pourrait proposer la définition suivante pour la contre-analyse :

Contre-analyse – utilisation de techniques ou de méthodologies analytiques pour acquérir une compréhension du processus d'analyse d'un adversaire, et pouvoir ainsi prédire les décisions potentielles de celui-ci et les moyens qu'il emploiera probablement.

Cette technique ne vise pas tant à *perturber* le processus d'analyse de l'ennemi qu'à l'anticiper et à l'influencer pour établir ce que pourraient être ses décisions – et les moyens d'action qui en dériveront – avant qu'il ait la possibilité de les mettre en œuvre.

La méthodologie de contre-analyse offre certains avantages nets par rapport à l'analyse traditionnelle dans un contexte de contre-insurrection. La contre-analyse peut représenter une option particulièrement séduisante pour limiter les pertes subies à l'occasion de la campagne de

contre-insurrection menée en Irak, alors que l'analyse traditionnelle exige normalement une accumulation d'attaques ennemies pour créer une base historique de statistiques analysables.

En fin de compte, le succès de la contre-analyse dépend de la possibilité de savoir ce qui se passe dans la tête de l'ennemi et de voir les choses – les analyser – de son point de vue, en appliquant son propre processus de prise de décisions (ou son approximation aussi fidèle que possible) pour anticiper ses futures actions. Les analystes de la coalition doivent restreindre le champ de leur analyse aux facteurs que l'adversaire considère applicables, qu'il peut être difficile de discerner dans la mer de points de données aléatoires que produit l'analyse traditionnelle. Une connaissance solide des préjugés ou filtres culturels de l'adversaire représente une bonne ligne de référence mais une étude culturelle ne suffira pas à révéler ses particularités et les facteurs d'analyse applicables. Ces facteurs sont souvent propres à des cellules tactiques particulières opérant sur le champ de bataille. Les facteurs que l'ennemi considère applicables imposent les informations à l'entrée dont il a besoin pour alimenter son processus analytique de sélection d'objectifs. Les analystes de la coalition doivent par conséquent commander des collectes de données sur le terrain afin de déterminer les besoins de renseignement prioritaires (*Priority Intelligence Requirements* – PIR), besoins de collecte de données (*Collection Requirements* – CR) ou priorités de collecte de données que les insurgés cherchent à satisfaire dans leurs habitudes de sélection d'objectifs. Une entrée très importante pour le « désossage » et la reproduction du processus de prise de décisions de l'ennemi consiste pour les responsables de la collecte du renseignement à focaliser les collectes du renseignement amies sur la mise en lumière des besoins de renseignement prioritaires de l'ennemi, c'est-à-dire les données à l'entrée du cycle analytique de celui-ci.

Discerner les données à l'entrée de l'ennemi : les priorités de renseignement

Les êtres humains ont une capacité limitée de traitement de l'information. Les autorités politiques, les stratèges et les chefs militaires de-

mandent constamment un supplément de renseignement mais ils se retrouvent au bout du compte bloqués par leurs limites cognitives lorsqu'il s'agit de digérer et d'évaluer un volume maximum de renseignement. Les décideurs reconnaissent en outre qu'ils ne peuvent tout connaître, ce qui les conduit à décider à l'avance ce qu'ils ont vraiment besoin de savoir pour prendre des décisions sensées et classer ces éléments de renseignement par ordre de priorité. Cela s'applique aussi bien aux insurgés qu'aux forces armées régulières. Les analystes de la coalition ont besoin de connaître le renseignement à l'entrée que recherchent les insurgés pour baser leurs processus d'analyse et de prise de décisions. La connaissance des informations à l'entrée nécessaires, combinée aux préférences culturelles internes, projetée contre les résultats historique (déterminés via une analyse historique), permettra aux analystes de la coalition de reproduire le cycle d'analyse des insurgés. La tâche de discerner ces données à l'entrée revient aux collecteurs de données sur le terrain, que les analystes doivent charger de collecter les données appropriées dont ils ont besoin.

Les collecteurs de données sur le terrain peuvent établir d'abord les priorités de renseignement des insurgés par l'intermédiaire d'informateurs humains qu'ils auront recrutés. L'idée serait qu'un informateur capable d'infiltrer une cellule d'insurgés puisse présenter un rapport sur les besoins de renseignement prioritaires de l'ennemi. Les informateurs peuvent en outre demander des informations de seconde main à d'autres membres de la collectivité. Les gens qui ont été approchés par des insurgés peuvent répéter les questions que leur ont posées les insurgés (« Est-ce que des cortèges de véhicules américains passent souvent devant votre magasin ? De quelle couleur sont les véhicules ? »), sinon directement aux collecteurs de données de la coalition, du moins à d'autres Irakiens – dont l'un pourrait être un informateur bien placé.

Les insurgés capturés peuvent révéler beaucoup de détails sur les efforts de collecte de données des insurgés. La capture de combattants armés et de détonateurs d'objets piégés se révélerait moins utile que celle d'un planifica-

teur ou d'un collecteur de données envoyé en reconnaissance, dans la mesure où ceux qui mènent l'attaque en savent probablement moins sur le renseignement recueilli avant la planification. Si toutefois les forces coalisées ont suffisamment de chance pour capturer quelqu'un qui recueille du renseignement avant des opérations – peut-être en surveillant un objectif ou un emplacement à attaquer, ou en obtenant des informations sur les installations ou les opérations de la coalition – cela leur procurera quelques avantages. En premier lieu, l'équipe procédant à l'arrestation capture des outils et les données recueillies en même temps que le collecteur ; parmi de tels outils peuvent figurer des appareils photographiques, des notes ou des schémas – peut-être même une liste d'éléments de renseignement à collecter. En deuxième lieu, les interrogateurs gagnent un accès auprès de quelqu'un ayant une connaissance directe d'une partie au moins des besoins de collecte de renseignement de l'ennemi. Enfin, les collecteurs de données en préparation à des opérations qui travaillent pour le compte d'une insurrection ou d'une organisation terroriste tendent à être des sympathisants périphériques plutôt que des membres importants. En d'autres termes, il s'agit de citoyens moyens ayant reçu un minimum de formation dont l'organisation s'assure les services pour qu'ils fournissent un soutien de renseignement à long terme aux combattants actifs engagés dans des opérations de combat. Cet attachement tangentiel à la cause, auquel s'ajoute un niveau limité d'entraînement ou d'« endurcissement au combat » rend ces sympathisants moins engagés dans l'insurrection et moins résistants aux interrogatoires. Il se peut que les interrogateurs de la coalition les trouvent plus sensibles aux récompenses et plus disposés à coopérer lors des interrogatoires.

Les documents saisis relatifs à la planification par les insurgés offrent un autre moyen de connaître les priorités de renseignement de ceux-ci. De même qu'un insurgé capturé peut être en possession de documents instructifs, la capture d'une cachette utilisée par des insurgés devrait permettre de mettre la main sur des documents de planification tels que

diagrammes, rapports, manuels du service en campagne, graphiques, cartes et tableaux. Il existe également dans le domaine public d'autres documents dont l'accès est pratiquement libre pour les collecteurs et analystes de la coalition s'ils savent où chercher. Les documents libres abondent sur l'Internet, où de nombreux terroristes et insurgés postent toutes sortes de documents, des manuels de formation aux comptes-rendus d'actions. Certains documents énumèrent les informations précises que les insurgés ont besoin de collecter pour assurer le succès de leurs opérations. Le *Manuel d'Al-Qaeda*¹⁵ énumère des besoins particuliers de collecte de renseignement dans son douzième chapitre, ou « leçon ». ¹⁶ Les collecteurs peuvent trouver sur l'Internet d'autres listes d'éléments de renseignement adaptés à des théâtres d'opérations particuliers. Il est crucial de savoir où chercher sur le Web et de disposer de collecteurs comprenant l'arabe. Encore une fois, les informateurs peuvent contribuer à mettre les collecteurs sur la voie des sites appropriés, dans la mesure où les informateurs locaux pourront plus facilement apprendre « ce qu'on raconte en ville » à propos des meilleurs documents Web consacrés au *djihad* à consulter.

Pièges à éviter

Les analystes ne doivent pas trop généraliser l'applicabilité des modèles d'analyse employés par l'adversaire qu'ils élaborent. L'insurrection est loin d'être une entité monolithique à contrôle centralisé. Elle est au contraire essentiellement issue du peuple et opère en cellules. Différents éléments et cellules peuvent opérer en appliquant des méthodes et des priorités de choix des objectifs et des moyens de traitement différentes ; c'est pourquoi des prédictions analytiques basées sur la méthodologie employée par les Sunnites à Bagdad ne contribueront pas nécessairement à anticiper les actions hostiles menées par les Chiites à Ramadi.

En outre, une fois que les analystes ont énuméré les besoins de renseignement prioritaires de l'ennemi et reproduit le modèle d'analyse employé par celui-ci, leurs clients, c'est-à-dire les opérationnels de la coalition,

peuvent ne pas l'exploiter en profitant au maximum de l'avantage offensif qu'il procure. Les opérationnels pourraient être tentés d'employer des contremesures passives¹⁷ immédiatement après avoir collecté et appris les besoins de renseignement prioritaires de l'ennemi mais cela pourrait se révéler contre-productif. Si les collecteurs concluent que les insurgés prennent des véhicules pour cibles en se basant sur la couleur (verte) de ceux-ci, les opérationnels peuvent tout simplement cesser d'utiliser des véhicules verts pour éviter les embuscades. Dans la mesure où les insurgés sont déterminés à attaquer quand même, le fait de les priver des caractéristiques ou paramètres de choix des objectifs qu'ils utilisent actuellement pour effectuer ce choix ne fera que les obliger à trouver d'autres critères. Cela laisse une fois de plus les analystes de la coalition dans le noir, en déclenchant un nouveau cycle de collecte d'informations afin de déterminer ce que sont les nouveaux besoins de renseignement prioritaires des insurgés. En attendant, les éléments amis subissent des attaques pendant que les analystes s'efforcent de déchiffrer le nouveau paradigme de choix des objectifs et des moyens de traitement.

Il serait préférable d'utiliser la contre-analyse pour prédire les heures, lieux et objectifs probables des attaques ; les forces de la coalition pourraient alors tendre des pièges et mener des opérations offensives préventives employant des embuscades, des tireurs d'élite, un tir indirect contre armes à feu, des objets piégés et des missions de capture de prisonniers. Cela soumet les insurgés à une pression qui rend leurs opérations plus coûteuses. Un certain nombre d'équipes d'assaut insurgées continueront à succomber aux opérations militaires menées par la coalition pendant que les analystes insurgés s'efforcent d'arriver à comprendre comment les forces de la coalition font pour avoir tous les atouts en main. Cela demandera du temps. En attendant, les insurgés continueront à concevoir leurs attaques sur des modèles et des critères que les forces de la coalition ont déjà discernés et continueront à subir les pertes correspondantes.

Saper la stratégie opérationnelle de l'ennemi

Les planificateurs de la coalition peuvent superposer le modèle de contre-insurrection aux processus de choix des objectifs et des moyens de traitement et d'attaque des insurgés, en « désossant » en fait le concept de planification des insurgés de façon à permettre aux forces de la coalition de saisir l'initiative au moyen de frappes offensives. Les analystes de la coalition peuvent, grâce à la méthodologie de la contre-analyse, savoir ce qui se passe dans les têtes ennemies, anticiper leurs pro-

cessus de prise de décisions et les résultats qu'ils obtiendront et permettre aux planificateurs de la coalition d'avoir de l'avance sur la stratégie opérationnelle des insurgés.

Ce qui est donc d'une extrême importance dans la guerre est d'attaquer la stratégie de l'ennemi...¹⁸ Par conséquent, déterminez les plans de l'ennemi et vous saurez quelle stratégie réussira et laquelle échouera ; perturbez-le et changez ses habitudes de mouvement.¹⁹

- Sun Tzu, *L'art de la guerre* □

Notes

1. Le colonel John Boyd, USAF, conçu à l'origine le modèle de boucle OODA comme un moyen permettant de décrire le processus d'action-réaction qu'utilisent les pilotes de chasse dans le combat tactique air-air. Son applicabilité à d'autres disciplines ou dans un contexte plus large fait l'objet d'un débat dans les milieux doctrinaux mais il constitue un bon modèle pour le sujet qui nous intéresse. Le modèle créé par Boyd nomme les phases en se servant de verbes (*observer, orienter, décider et agir*) mais d'autres s'y réfèrent parfois en se servant de substantifs (*observation, orientation, etc.*), ce qui est mieux adapté à cette analyse. Voir

1) <http://www.mindsim.com/MindSim/Corporate/OODA.html>

2) http://www.valuebasedmanagement.net/methods_boyd_ooda_loop.html

3) <http://www.fastcompany.com/online/59/pilot.html>; or

4) http://www.12manage.com/methods_boyd_ooda_loop.html pour référence.

2. "OODA Loop—John Boyd" (Boucle OODA – John Boyd), *Value Based Management.net* http://www.valuebasedmanagement.net/methods_boyd_ooda_loop.html.

3. L'analyse prédictive traditionnelle donne de bons résultats lorsqu'on a affaire à des acteurs étatiques ou à des organisations hiérarchisées et centralisées. De telles organisations élaborent souvent des plans qui peuvent être compromis ou subtilisés via des opérations de collecte de renseignement ou d'espionnage. Les analystes et opérateurs peuvent par conséquent anticiper les actions de l'adversaire, dans la mesure où ces actions ont été sélectionnées et organisées à l'avance, c'est-à-dire que la phase de décision a peut-être déjà eu lieu. L'intéressant c'est que, si le plan énumère des moyens d'action qui peuvent être mis en œuvre dans certaines circonstances – mais qui ne l'ont pas encore été lors de la rédaction du plan – les analystes commencent à entrer dans le domaine de la contre-analyse : ils connaissent le processus de prise de décision de l'adversaire à l'avance et

peuvent anticiper celles de ses décisions et actions qui se réaliseront si les circonstances requises se présentent à l'avenir.

4. Le discours doctrinal des Forces armées américaines attache une grande importance au fait d'envisager l'espace de bataille dans la perspective culturelle et historique de l'adversaire et d'éviter d'utiliser les préjugés culturels américains ou occidentaux (ce qu'on appelle parfois « créer une image miroir ») lors de l'évaluation de la stratégie ennemie. Voir

1) Lieutenant-colonel Peter W.W. Wijninga et Richard Szafranski, "Beyond Utility Targeting: Toward Axiological Air Operations" (Au-delà du choix utilitaire des objectifs et des moyens de traitement : vers des opérations aériennes axiologiques), *Aerospace Power Journal*, automne 2000 (Maxwell AFB, Alabama : Air University Press, 2000), p. 54 (<http://www.airpower.maxwell.af.mil/airchronicles/apj/apj00/win00/szafranski.pdf>);

2) Docteur Paul Rexton Kan, "What Should We Bomb? Axiological Targeting and the Abiding Limits of Airpower Theory" (Que devrions-nous bombarder ? Le choix axiologique des objectifs et des moyens de traitement et les limites persistantes de la théorie de la puissance aérienne), *Air & Space Power Journal*, printemps 2004 (Maxwell AFB, Alabama : Air University Press, 2004), p. 30 (<http://www.airpower.maxwell.af.mil/airchronicles/apj/apj04/spr04/kan.html>); et Charles J. Dunlap, Jr., "Preliminary Observations: Asymmetrical Warfare and the Western Mindset" (Observations préliminaires : la guerre asymétrique et la façon de penser occidentale), in *Challenging the United States Symmetrically and Asymmetrically: Can America Be Defeated* (Défier les Etats-Unis symétriquement et asymétriquement : l'Amérique peut-elle être vaincue ?), sous la direction de Lloyd J. Matthews (Carlisle Barracks, Pennsylvanie : Strategic Studies Institute, U.S. Army War College, 1998) <http://usacac.leavenworth.army.mil/CAC/milreview/English/JulAug01/thomas.htm>.

5. [Général de brigade] Edwin R. Micewski, "Strategic Cultures—Definitions, Problems, Challenges" (Cultures stratégiques – définitions, problèmes, difficultés), *Ethik und Internationale Politik* (Morale et politique internationale), sous la direction de Edwin R. Micewski, Brigitte Sob et Wolfgang Schober (Autriche: *Liters Universitätsverlag*, 2001), p. 64.

6. Les politologues élaborent des théories internationales destinées à aider les universitaires, les stratèges et les autorités politiques à comprendre comment les acteurs (normalement des états-nations) agissent les uns sur les autres sur la scène internationale. Ces théories s'efforcent de différentes manières d'expliquer pourquoi certaines relations interétatiques ont été établies dans le passé, ainsi que de prédire le comportement de certains pays à l'avenir. Les autorités politiques et les stratèges attribuent naturellement une plus grande utilité à la dernière fonction. Les théories des relations internationales peuvent varier grandement en termes de valeur explicative et prévisionnelle et varier tout autant en termes de facteurs constitutifs examinés comme entrées de l'équation. Certains, comme les structuralistes, soutiennent que le caractère national d'un pays, dont la culture stratégique représente un élément, n'a aucune influence sur l'interaction du pays avec les autres, dans la mesure où tous les pays sont soumis aux mêmes contraintes universelles sur la scène internationale et se comportent par conséquent de façons similaires. Quelle que soit l'opinion de quiconque sur le comportement international, le concept de la culture stratégique offre une excellente lentille permettant de discerner comment la culture plus générale d'une société peut influencer son cycle de décision collective.

7. L'hypothèse de l'existence d'une culture « occidentale » universelle continue à faire l'objet de débats dans les milieux de la science politique. L'Europe et les Etats-Unis partagent certains éléments culturels mais présentent également des traits distincts qui soulèvent la question de savoir ce que représente exactement la culture commune qu'ils peuvent légitimement revendiquer. On peut dire la même chose de différents pays d'Europe ou de différentes régions des Etats-Unis. Un tel débat sort toutefois du champ de cet article.

8. Robert Kagan, *Of Paradise and Power: America and Europe in the New World Order* (Du paradis et de la puissance : l'Amérique et l'Europe dans le nouvel ordre mondial) (New York: Vintage Books of Random House, Inc., 2004), p. 31-32.

9. David J. Elkins et Richard E.B. Simeon, "A Cause in Search of Its Effect, or What Does Political Culture Explain?" (Une cause en quête de son effet, ou qu'explique la culture politique ?) *Comparative Politics*, vol. 11, n° 2 (janvier 1979), p. 128, cité dans Alastair Iain Johnston, "Thinking About Strategic Cul-

ture" (Réflexions sur la culture stratégique), *International Security*, vol 19, n° 4 (printemps 1995), p. 45.

10. Alastair Iain Johnston, "Thinking About Strategic Culture" (Réflexions sur la culture stratégique), *International Security*, vol 19, n° 4 (printemps 1995), p. 45.

11. Mikkel Vedby Rasmussen, "A New Kind of War: Strategic Culture and the War on Terrorism" (Un nouveau type de guerre : la culture stratégique et la guerre contre le terrorisme), *Working Paper no.1* (document de travail n° 1), Copenhague, Danemark : Institut danois d'études internationales, 2003, p. 5.

12. Johnston, p. 48.

13. *Viking.com* (<http://vikingphoenix.com/military/mildefday.htm>).

14. Il arrive souvent que des termes militaires ou du vocabulaire du renseignement aient des implications différentes, en particulier ceux qui commencent par le préfixe « contre- ». Une série de définitions est focalisée sur la réaction à quelque chose par engagement direct ou perturbateur, alors qu'un autre groupe de définitions traite la réaction à quelque chose comme l'utilisation de ce quelque chose contre lui-même afin de le neutraliser. Par exemple, le contre-espionnage se ramène à l'utilisation des principes et des techniques du renseignement contre les actions hostiles de renseignement afin de rendre ces dernières inefficaces. (Cela revient essentiellement à « espionner les espions ennemis. ») La contre-surveillance emploie une équipe de surveillance pour détecter et surveiller toute surveillance hostile (NACIC 97-10006, *Counterintelligence Community Surveillance Terminology* [terminologie de la surveillance en vigueur dans les services de contre-espionnage], mai 1997). Il s'agit de la version militaire et de renseignement version de combattre le feu par le feu.

15. Un certain nombre de versions différentes ont été saisies aux quatre coins du monde. La police de Manchester saisit une version dans un repaire au Royaume-Uni et le traduit. Cette version est peut-être la plus répandue dans les milieux anglophones.

16. Jonathan R. White, *Defending the Homeland: Domestic Intelligence, Law Enforcement and Security* (Défendre le territoire : renseignement intérieur, maintien de l'ordre et sécurité), Canada: Wadsworth/Thomson, 2004, p. 99-101.

17. Nous entendons par contremesures passives des moyens purement défensifs permettant d'éviter un contact avec l'ennemi, à la différence des mesures offensives dans le cadre desquelles des forces amies engagent directement et neutralisent activement l'ennemi.

18. Samuel B. Griffith, *Sun Tzu: The Art of War* (Sun Tzu : l'art de la guerre). New York: Oxford University Press, 1963, p. 77.

19. *Ibid.*, p. 100.

Bibliographie

Ouvrages publiés

Griffith, Samuel B. *Sun Tzu: The Art of War* (Sun Tzu : l'art de la guerre). New York: Oxford University Press, 1963.

Kagan, Robert. *Of Paradise and Power: America and Europe in the New World Order* (Du paradis et de la puissance : l'Amérique et l'Europe dans le nouvel ordre mondial). New York: Vintage Books of Random House, Inc., 2004.

White, Jonathan R. *Defending the Homeland: Domestic Intelligence, Law Enforcement and Security* (Défendre le territoire : renseignement intérieur, maintien de l'ordre et sécurité). Canada: Wadsworth/Thomson, 2004.

Articles et chapitres publiés dans des œuvres complètes et des anthologies

Micewski, Edwin R. "Strategic Cultures—Definitions, Problems, Challenges" (Cultures stratégiques – définitions, problèmes, difficultés) in *Ethik und Internationale Politik* (Morale et politique internationale), sous la direction de Edwin R. Micewski, Brigitte Sob et Wolfgang Schober. Autriche: *Liters Universitätsverlag*, 2001.

Publications du gouvernement américain

NACIC 97-10006, *Counterintelligence Community Surveillance Terminology* (Terminologie de la surveillance en vigueur dans les services de contre-espionnage), mai 1997.

Revues spécialisées

Dunlap, Charles J. Jr. "Preliminary Observations: Asymmetrical Warfare and the Western Mindset" (Observations préliminaires : la guerre asymétrique et la façon de penser occidentale) in *Challenging the United States Symmetrically and Asymmetrically: Can America Be Defeated?* (Défier les États-Unis symétriquement et asymétriquement : l'Amérique peut-elle être vaincue ?) sous la direction de Lloyd J. Matthews. Carlisle Barracks, Pennsylvanie: Strategic Studies Institute, U.S. Army War College, 1998. <http://usacac.leavenworth.army.mil/>

CAC/milreview/English/JulAug01/thomas.htm.

Johnston, Alastair Iain. "Thinking About Strategic Culture" (Réflexions sur la culture stratégique). *International Security*, vol. 19, n° 4 (printemps 1995).

Kan, Paul Rexton. "What Should We Bomb? Axiological Targeting and the Abiding Limits of Airpower Theory" (Que devrions-nous bombarder ? Le choix axiologique des objectifs et des moyens de traitement et les limites persistantes de la théorie de la puissance aérienne). *Air & Space Power Journal*, printemps 2004. Maxwell AFB, Alabama: Air University Press, 2004. <http://www.airpower.maxwell.af.mil/airchronicles/apj/apj04/spr04/kan.html>.

Rasmussen, Mikkel Vedby. "A New Kind of War: Strategic Culture and the War on Terrorism" (Un nouveau type de guerre : la culture stratégique et la guerre contre le terrorisme). *Working Paper no.1* (document de travail n° 1). Copenhague, Danemark : Institut danois d'études internationales, 2003.

Wijninga, Peter W.W. et Szafranski, Richard. "Beyond Utility Targeting: Toward Axiological Air Operations" (Au-delà du choix utilitaire des objectifs et des moyens de traitement : vers des opérations aériennes axiologiques). *Aerospace Power Journal*, automne 2000. Maxwell AFB, Alabama: Air University Press, 2000. <http://www.airpower.maxwell.af.mil/airchronicles/apj/apj00/win00/szafranski.pdf>.

Sources Internet

"OODA Loop—John Boyd" (Boucle OODA – John Boyd). *Value Based Management.net*. http://www.valuebasedmanagement.net/methods_boyd_ooda_loop.html.

Viking.com. (<http://vikingphoenix.com/military/mildefday.htm>.)

http://www.12manage.com/methods_boyd_ooda_loop.html.

<http://www.fastcompany.com/online/59/pilot.html>.

<http://www.mindsim.com/MindSim/Corporate/OODA.html>.